

m'abattre définitivement. J'implorai l'infirmier de nuit de me donner un somnifère. Je lui aurais édifié une statue. Le lendemain, ma fiancée demanda à son ami Jean Rey, le plus jeune agrégé de France et champion universitaire du 110 mètres haies, de m'examiner. L'interne accepta son diagnostic de mononucléose, me sauvant in extremis de la ponction sternale déjà prescrite! Je fus immédiatement traité par la delta-cortisone et soumis à un régime sans sel draconien. J'emmenai ma fiancée avec moi chez mon père qui me guérit définitivement d'une angine devenue ulcéro-nécrosante, proche d'un phlegmon de la gorge. La convalescence est rapide quand on a vingt-cinq ans. J'avais, qui plus est, considérablement enrichi ma culture médicale vue du côté du malade.

CONCOURS D'INTERNAT DES HÔPITAUX DE PARIS, (1963 - 1965)

En octobre 1963, je n'avais toujours pas trouvé la branche dans laquelle j'aurais pu m'investir. Je m'inscrivis en médecine du travail pour bénéficier du statut universitaire, de la sécurité sociale étudiante et mon sursis militaire. J'étais décidé à travailler sérieusement l'internat. Je disposais encore d'un concours, avant mon départ pour l'armée inéluctable en mai 1965. Un an de préparation, c'était court, mais j'avais l'expérience de la médecine et une totale liberté pour travailler à ma main, dans une petite chambre de la rue du Pré-aux-Clercs, à cent mètres de chez ma fiancée. Je m'inscrivis à la conférence de Jean-Paul Clot, un chirurgien brillant élève de Cordier, de loin le plus coté. Je fus moins heureux avec le conférencier de médecine, mais j'avais appris l'année précédente de Claude Jacquillat que le meilleur dossier était celui de Perelman. Certains noms sont mythiques. Il y eut Brizon et Castaing en anatomie, utilisés encore aujourd'hui par certains corps de métier. Combien doivent à Roger Perelman, pédiatre omniscient miraculé d'Auschwitz, leur réussite à l'externat puis à l'internat? Son dossier alliait la science avec la pédagogie, avec l'ordonnancement d'un jardin à la française.

Dès la première conférence, je sus que c'était gagné. Je serais interne des hôpitaux de Paris. J'avais l'esprit clair, la mémoire intelligente et, pour la première fois de ma vie, le sens de la course de fond. Ma vie s'organisa tout naturellement. Le matin à l'hôpital, sans défaillir. Cinq heures de travail sur dossiers tous les après-midi, dimanche compris. Jamais de travail après dîner, sauf deux fois par semaine pour les conférences et les sous-colles. Une séance de cinéma tous les samedis après-midi et quelques moments tendres, épars dans la semaine. Il fallait apprendre des questions: j'en refaisais tous les plans. Il fallait prendre la mesure du temps de rédaction et acquérir le style *ad hoc*: j'écrivis dix fois chacune toutes les questions du programme dans les conditions du concours, avec ma montre pour avoir la notion précise de l'heure. Combien de collègues n'ont-ils pas gardé un souvenir détestable de la préparation des concours d'internat? Je n'en avais pas préparé assez pour être blasé. J'avais beaucoup trop accumulé de connaissances durant mes études pour sombrer dans le piège du conformisme qui guette le candidat sans culture. L'internat de l'époque ne prédisposait pas à la recherche de la toute dernière nouveauté. Tout en évitant de méconnaître les avancées consacrées, il ne fallait pas choquer un jury qui n'était pas toujours au courant des exclusivités à la mode dans les services de pointe ou qui pouvait ne pas partager certains enthousiasmes. D'où l'importance du conférencier, d'où l'importance du dossier, d'où l'importance des camarades de sous-colle, d'où l'importance du rodage des questions. Nous étions tous informés de la façon dont avaient été conçues les grilles de correction de la question «hépatite virale» posée à deux concours séparés de cinq ans seulement; dans le plus ancien, il fallait traiter par corticothérapie et repos absolu; dans le plus récent, s'abstenir de toute thérapeutique, les enquêtes américaines sur les soldats basés en Asie étant passées par là.

Mais n'anticipons pas, nous ne sommes encore qu'en automne 1963. La secrétaire de

Maurice Deparis me convoqua pour me faire connaître le verdict du patron. Il y avait toujours le fichier en bois verni. Tout en cherchant ma fiche, procédure qui n'en finissait pas de durer, elle glosait sur le nombre de candidats, les difficultés de la sélection, le désagrément qu'elle avait d'annoncer le rejet de la plupart des impétrants... « *Tiens, M Deparis vous a retenu* », finit elle par constater, sans pouvoir masquer son étonnement. J'avais été nommé à l'externat il y avait si peu de temps! Je passai un excellent semestre à Bicêtre. Deparis était un bon-papa ressemblant à un curé de campagne rougeaud, célibataire endurci, peut être amateur de petites filles laissait sous-entendre une grande fresque murale de la salle de garde. Il vivait dans son service, par et pour son service et ses malades. C'était un clinicien hors pair. Je fus heureux de quitter la chirurgie pour un endroit où l'on ne criait pas. Nous étions trois externes dans la salle dirigée par son assistant le docteur Cler. « *Tu ne seras pas nommé à l'internat à ton premier concours* », me dit l'un d'eux péremptoirement et en zozotant un peu. Bigeard resterait colonel toute sa vie! J'avais appris à encaisser. L'année passa comme dans un rêve.

Je me mariaï le 1er juin 1964, le lendemain à l'Église Saint-Thomas d'Aquin. Ma belle-mère nous avait prévenus, elle n'aurait pas assisté à la cérémonie, si elle avait été fixée en mai, le mois de Marie toujours vierge. Nous fîmes un grand périple dans la R4 paternelle, à travers la Suisse, l'Autriche et la Yougoslavie jusqu'à Kotor, dans le Monténégro. Le Club Méditerranée offrait une troisième semaine gratuite si l'on partait en juin, vers la petite île privée d'un superbe fjord où il avait bâti un village de tentes de bon confort pour l'époque. On faisait rarement un voyage de noce au Club, mais les GMs commençaient à vieillir et y venir en famille, surtout de Belgique! La qualité des routes tenait des chemins de ferme de ma Bretagne natale. Nous rentrerons par Mostar et son pont turc, Sarajevo et son cimetière musulman, Jajce, ville historique qui puait le soufre, Banja Luka et son minaret le plus septentrional de l'ouest de l'ex-empire turc, Ljubljana et Vérone, hommage des amoureux à Roméo et Juliette, à défaut de stopper à Venise. Ma belle-mère nous avait trouvé un vaste studio, rue Clavel, dans le dix-neuvième arrondissement. Nous y aurons très chaud pendant l'été, mais nous étions proches de nos amis Huguenin, toujours mes meilleurs supporters. Par contre, le parcours était épuisant pour ma femme qui avait muté chez Hamburger et son adjoint Crosnier, pour bénéficier des horaires spécialement aménagés pour assurer les soins exigeants à la chambre stérile de la greffe du rein.

Marcel Aussannaire fut fidèle à sa promesse et m'accueillit à Saint-Vincent-de-Paul pour que j'y poursuive mon idée pédiatrique, au cas où... J'y retrouvai Maryvonne Lemée et fis la connaissance d'un jeune externe particulièrement actif et astucieux qui nous émerveilla en débrouillant une obscure histoire de nourrissons intoxiqués par les nitrites d'une eau dite de source, embouteillée sans précautions hygiéniques. Le jeune Edouard Zarifian deviendra un célèbre psychiatre de l'Université de Caen.

Le jour de l'écrit arriva. La première épreuve traitait de l'anatomie. J'eus à composer sur le nerf facial intracrânien, question que je n'avais jamais apprise en tant que telle, mais qui appartenait à une région du cou que je connaissais bien. Il y avait un piège à éviter: il fallait choisir entre son rôle sensitif ou moteur; je savais qu'il n'était que purement moteur, mais je me souvenais aussi de mes hésitations rennaises fatales: dans le doute, je décidai de ne pas me prononcer; je ne gagnai pas de point, mais évitai le risque de la note éliminatoire, le zéro fatidique qui saqua nombre des tenants d'un rôle sensitif ou mixte. Cela commençait bien. L'épreuve de physiologie récemment introduite comportait six questions de dix minutes. Cette matière n'était pas mon fort, il n'y avait pas bons dossiers ni de conférenciers vraiment motivés pour l'enseigner. Comme beaucoup de candidats, je l'avais préparée en trois semaines, mais je m'en sortirai honorablement. J'espérais beaucoup de la médecine; je fis le nez sur la question qui ne

m'avait intéressé que médiocrement. L'intitulé sentait le piège puisqu'il fallait traiter la crise d'asthme de l'adulte jeune. Tel l'ancien combattant, je rebats constamment les oreilles de mes élèves avec cette histoire. J'avais fait l'impasse sur cette question trop facile et jugée insortable, comparée avec le tableau de l'asthme chronique du sujet âgé avec insuffisance respiratoire ouvrant la porte à une infinité de troubles métaboliques. J'avais eu l'occasion de suivre de A à Z l'histoire d'une jeune malade hospitalisée à Bicêtre pour ce type d'accident; je l'avais accompagnée chez de nombreux spécialistes d'organes; ma copie fut la transcription formelle de mon observation d'externe zélé; j'obtiendrai là ma meilleure note. La question de chirurgie traitait de la tuberculose rénale, maladie qui ne me posait pas de problème car l'interne de Jacques Cukier, un autre très jeune professeur agrégé d'urologie de Necker fiancé à Françoise Hémary, une amie d'externat, nous avait démystifié cette maladie encore fréquente et difficile à traiter; j'obtiendrai dix sur vingt, note plus qu'honorable quand on connaît la sévérité implacable des chirurgiens, usuellement moins nuancés que les médecins. Au sortir du bâtiment de la rue de l'Abbé de l'Épée, je ne m'imaginais pas ne pas être admissible à l'oral.

L'oral de l'internat des Hôpitaux de Paris! Terreur des terreurs! Quelques années auparavant, il se passait encore dans le petit amphithéâtre Lavoisier de la Clinique Urologique de l'hôpital Necker, construit par Eiffel pour Félix Guyon, aujourd'hui détruit. Joseph Gastard nous racontait qu'à son époque, l'oral se passait en col dur. Les notes de l'écrit étaient connues du jury. Les jeux étaient faits d'avance en trois catégories: les fils de patron nommés les premiers, les élèves directs des membres du jury nommés en second et enfin le combat des outsiders qui n'étaient qu'eux-mêmes et qui seraient descendus à la moindre erreur ou, à défaut, seraient nommés après délibération au couteau du jury en fonction du quota des places encore disponibles. La soutenance de l'oral était publique; le passage des outsiders faisait le spectacle des gradins pour initiés et femmes du monde. En 1964, certaines réformes avaient eu lieu et les jeux étaient plus ouverts dans la mesure où l'anonymat des notes d'écrit n'était plus levé. Le jury déterminera une sorte de point de nomination relativement peu flottant, au-dessus duquel on serait probablement nommé et au-dessous duquel on était quasi-certain d'être collé. Le point n'était pas coupé pour les derniers candidats ex æquo. L'oral se passait dans l'amphithéâtre nouvellement construit dans la Clinique des Maladies Infantiles Robert Debré, alors dirigée par Jean Cathala qui en était l'antithèse. La mode du col dur était passée, mais le costume deux-pièces strict avec chemise blanche et cravate sobre était recommandé. Perelman disait à ses élèves « *on a toujours le droit de faire rire un jury; il vous en saura rarement gré* ». Nul n'avait vraiment le cœur à faire le pitre, même si l'humour arrivait à percer dans nos réflexions à voix haute destinées à déstabiliser nos concurrents et parfois néanmoins amis.

Le concours 1964 avait une particulière importance. Le prochain concours verrait le programme de physiologie étoffé et serait l'objet d'une question rédactionnelle unique à traiter en une heure, avec un coefficient de cotation nettement supérieur à celui de l'anatomie dont l'importance irait décroissant. Les nombreux quatrième et cinquième concours étaient dans les tranches; à tort ou à raison, nous conjecturons sur la rumeur selon laquelle le jury les nommerait en priorité pour éviter leur hécatombe l'année suivante. Sinon, rien n'avait vraiment changé. L'oral était toujours public. Les trois catégories de candidats étaient plus que jamais représentées. On passait toujours par paquets de dix après avoir été tiré au sort au cours de chaque séance. Les questions de médecine et de chirurgie duraient toujours cinq minutes chacune et étaient cotées de façon égale. On préparait pendant dix minutes avant de se trouver assis devant un jury de dix médecins des hôpitaux, cinq en médecine, cinq en chirurgie et spécialités chirurgicales (ORL, ophtalmologie, gynécologie-obstétrique...); une énorme pendule spécialement préparée pour l'internat fixait obsessionnellement le visage du candidat assis à un mètre ou deux pour être sûr d'être lisible. Le Président du jury était son doyen d'âge. La préparation de

l'oral, fatalement plus courte, était donc plus cauchemardesque que celle de l'écrit, alors que le programme était deux fois plus gros.

J'étais admissible à l'oral, mais, pour ne pas être tombé sur le top de mes questions à l'écrit, je me doutais que je ne disposais pas d'un nombre faramineux de points d'avance. Il fallait se défoncer pour faire un oral de haute qualité, mais je n'avais que quelques semaines pour le préparer. Et j'étais toujours inhibé quand il fallait parler en public. J'appris la nouvelle de mon admissibilité au second patron chez qui j'avais été recommandé par Gastard pour effectuer mon dernier semestre avant mon départ à l'armée, Jean-Jacques Bernier, qui ne souffla mot. Jean-Paul Clot fut génial. Il emmena sa conférence dans un amphithéâtre de l'hôpital Broca, lui aussi détruit depuis, de la même architecture que celui de Necker, Eiffel en moins. Il mit un pseudo-jury à son pied et nous passions à tour de rôle pour dégueuler nos questions. Je m'améliorai rapidement, mais ce n'était pas parfait. Je remis en route le réveil de cuisine et recommençai à mouliner à longueur de journées et de soirées mes questions sous forme de topos de cinq minutes, seul devant mon miroir ou en sous-colle, car il ne fallait plus perdre une seule minute.

Nous étions tous sur les dents: le jury fut tiré assez tard, juste avant les fêtes de fin d'année, alors que l'oral devait commencer au début janvier. Sa composition surprit. Il n'y avait pratiquement pas de vedettes, ces poids lourds du mandarinat éléphantinesque qui charriaient tant d'élèves externes. Trouver un candidat qui avait un patron direct dans ce jury de liquidation était chose déjà rare. Mon copain écumeur de grandes maisons n'en avait aucun et rejoignait le clan des dépités. Moi, l'innocent, j'en tirai deux: les chirurgiens Jean Bienaymé et Bernard Pertuiset, le neurochir, celui-là même à qui j'avais failli rendre ma place! Le pédiatre Jean Rey était aussi dans le jury, mais en il était le benjamin et s'il était l'ami de ma femme, je n'avais pas été son élève. Il me fallait bien cela. Nous étions plus de cinq cents admissibles, soit deux fois et demie le nombre de places fixé cette année-là à deux cent vingt. Nous fumes divisés en trois tiers. Je fus tiré dans le premier, ce qui réduisait à un très bas minimum le temps qui me restait pour la révision du programme. Nous devions nous rendre deux ou trois fois par jour dans l'amphithéâtre Robert Debré, sans un manque, pour un nouveau tirage au sort de la turne des douze élus qui descendraient immédiatement les gradins pour se retrouver dans une prison étanche, attendant leurs tours respectifs dans l'ordre de leur appel. Ils seraient alors introduits par un appariteur incorruptible dans une autre pièce également étanche, pour prendre connaissance des deux questions et les préparer pour les présenter de préférence sans lire de notes en fixant dans les yeux le président d'un jury impassible et a priori hostile. Je crois me rappeler avoir été tiré à la quinzième turne, programmée après l'heure du dîner et dans les derniers de la liste de passage. Mon copain de sous-colle, Philippe Raux, faisait partie du même paquet et passera avant moi, diminuant d'autant mes chances d'outsider protégé par mes deux patrons encore tendres pour être puissants; lui, bien sûr, avait la même angoisse que moi car il n'avait pas de patron direct. Quant à Rey, il avait un poulain qu'il défendrait à mes dépens. Normalement, c'était à Raux ou moi d'être éliminé, car il n'y avait pas plus de deux candidats par turne qui obtenaient le point ou au-dessus; pire, sa femme Marie-Charles, une brillante fille de chirurgien, passerait aussi le même oral dans une turne du second tiers. Le cauchemar rennais se reproduirait-il une fois encore, balayant mes certitudes comme un cyclone tropical? C'est peu dire que j'étais nerveux, mais je me maîtrisais bien mieux, au point que je ne tressaillirai pas quand je descendis les gradins sous les sifflets de quelques-uns, sans doute jaloux de mon admissibilité. Je tirai « cancer du pancréas » que je n'avais jamais sérieusement travaillé pour l'oral et « plaie du cœur » qui était l'une de mes bêtes noires. Alors que JJ Bernier était un spécialiste du pancréas et que j'avais vu beaucoup de cas de cancers chez lui, je ne voyais que le début et la fin du contenu que j'aurais dû normalement débiter sans effort. Quant à l'autre question, je savais que j'avais

un mauvais plan pour traiter une forme à coup sûr mortelle pour le candidat que j'étais. Je fis deux *merdes*, mais je les déclamai bien. J'appliquai en cela ce que Clot m'avait appris: ne pas se démonter, quoi qu'il arrive et tenir dix minutes, pas plus, pas moins et sans ânonner ses notes. Mes patrons firent le reste. Je sais qu'ils eurent beaucoup de mal à me défendre, mais j'avais très bien travaillé chez eux et ils s'en souvenaient. Ils n'avaient pas d'autres élèves à défendre et ils avaient vu déjà trop de magouilles scandaleuses pour me laisser tomber. Ils obtinrent que j'aie le point, c'est-à-dire 22/30. Raux avait une meilleure note et le jury souhaitait nommer le mari avant la femme; le candidat de Rey n'avait pas fait le poids. A charge à nous deux d'avoir de bonnes notes à l'écrit; en ce qui me concernait, le pronostic était encore douteux. Bienaymé était content de lui. Pertuiset me toisa et me tendit sa main charnue, en me cinglant d'un sarcasme « *j'espère que vous êtes content?* ». Le pugilat avait dû être très rude.

L'oral se déroula sur deux bons mois. Je retournai vivre mes derniers mois d'externe à Saint-Lazare. Je ne voyais pratiquement jamais Bernier. J'avais été le seul à avoir réservé une place chez lui, ce qui aurait dû me valoir la meilleure des salles, justement celle où l'on soignait le pancréas, mais j'étais aussi l'un des plus «jeunes». Je professai, dans la solitude, l'art de la gériatrie dans une salle commune de femmes hors d'âge, sous les combles. J'aimais toujours cette médecine et je m'entendais très bien avec l'infirmière non moins livrée à elle-même, ravie d'avoir pour une fois un médecin qui s'intéressait à ses malades. Quand il faisait beau, on ouvrait les fenêtres et un vol de moineaux venait picorer sur les tables et sous les lits les reliefs des festins des vieilles émues par ces *piafs* qui leur témoignaient un peu de sentiments. Enfin, il y avait cette scène du matin, quand j'arrivais et que je croisais le défilé fascinant des prostituées de la rue Saint-Denis, bouclées durant la nuit à l'infirmerie du dépôt après la rafle commandée par la loi Marthe Richard, quand on avait fini de décharger les camions de fruits et légumes aux Halles, comme dans Irma la Douce. La plupart étaient belles comme sur la couverture des polars du Fleuve Noir. Une nuit où j'étais de garde, je fus appelé par une urgence dans cette infirmerie et sa grille de prison fermée sous triples verrous qu'une geôlière moustachue d'anthologie m'ouvrit pour que je me trouve soudain dans une atmosphère de série noire. Une trentaine de prostituées se tenaient, qui debout, qui assises, dans une atmosphère enfumée à couper au couteau sous une lumière violente et froide, dans les positions de leurs exercices de drague préférés, comme je les apercevais furtivement dans les escaliers des hôtels de passe des Halles, quand j'allais de Saint-Lazare ou de Lariboisière vers la Rive gauche, en pensant à l'un de mes aïeux qui se serait pâmé pour elles. L'une d'elles gémissait de façon trop dramatique pour être crédible; aujourd'hui, j'aurais sans doute signé son bon de transfert un service hospitalier; j'étais très rigide sur les principes à l'époque.

Vint enfin le jour des résultats définitifs du concours. Je serais mort sans doute si j'avais dû attendre, comme la plupart des autres, l'appel de mon nom dans l'amphithéâtre Debré. Il n'était toujours pas sorti lorsque le président arriva au deux cent vingtième nommé. En fait je savais par Bienaymé que j'avais été nommé tout juste. Le point n'ayant pas été coupé, j'étais le deux cent trente-quatrième, c'est-à-dire l'avant-dernier miraculé. Philippe Raux était lui aussi nommé, il avait fait un bon oral. Par contre, sa femme avait été sacrifiée, ce qui m'attrista tant je l'avais trouvée brillante en sous-colle. Le jury fut mis à rude épreuve. Il avait dû beaucoup truander. Le doyen d'âge et président Élie Azerad, un diabétologue de Beaujon, resta digne, droit et impavide, seul à affronter un déluge de projectiles divers pour la plupart achetés chez l'épicier du coin. J'allais avoir vingt-sept ans. J'étais interne des hôpitaux de Paris, le titre français le plus prestigieux. J'avais rattrapé sinon dépassé la plupart des Rennais qui, nombreux, avant moi, avaient passé le concours de l'externat. Mon honneur était sauf et mon père pouvait relever la tête. Je pourrais maintenant ajouter l'orgueil à l'humilité. Je fis mes adieux à l'externat, alors que, ironie du sort, les postes allaient être totalement et définitivement mis au choix

à l'ancienneté et au rang de classement. Je n'avais que le regret de n'avoir pas pu effectuer de stage chez Fred Siguier, l'un des plus grands internistes du siècle dont le service m'aurait été enfin accessible. Je savais aussi que je resterais totalement nul en gynéco-obstétrique pour le restant de mes jours. L'externat, probablement parce qu'il fut court, reste encore aujourd'hui le meilleur souvenir de ma vie médicale. La prise de l'observation restera mon archétype de la satisfaction intellectuelle. Jamais je ne connaîtrai mes malades aussi à fond. Oui! j'avais eu raison de m'acharner à refuser l'impasse sur cette étape fondamentale de la formation médicale. Oui! je militerai en faveur de l'externat pour tous les étudiants en médecine, par le biais d'un classement calculé sur les notes des examens terminaux des deux premières années du cursus régulier à la Faculté. Oui! je chérirai toujours mes externes... Enfin j'essaierai. Non! je n'excuserai jamais ceux et celles qui exerceront cette fonction par-dessus la jambe.

Ma réussite à l'internat ne masquait pas mon problème d'avenir. Je ne savais toujours pas quoi faire. Le service militaire m'attendait comme une année sabbatique de seize mois. Juste avant de partir pour Vincennes, j'obtins un rendez-vous avec le doyen Gaston Cordier qui me reçut dans son vaste bureau de «l'Ancienne Fac», à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Ecole de Médecine, qui sera aux premières loges lors des barricades de 68. L'homme m'apparut extrêmement las mais me restait favorablement attentionné. S'enquérant de mon futur, je lui mentionnai ma vague intention de dériver vers la gastroentérologie. Il n'avait jamais entendu parler de Jean-Jacques Bernier. Nous nous quittâmes sur un encourageant «on essaiera de t'aider». Il n'en aura pas le temps. Quelques semaines plus tard il décéda dans sa résidence secondaire de Corse. Je correspondrai sporadiquement avec ma marraine, devenue propriétaire d'un hôtel à Ajaccio, mais ne la reverrai jamais. La question allait être repoussée aux calendes grecques. Je le regrette aujourd'hui, me souvenant de la gentillesse de leur accueil quand j'avais été leur hôte à la Noël 1954. Ce couple n'avait jamais eu d'enfant. Ma mère leur avait été une amie précieuse et elle avait été invitée à la leçon inaugurale de Gaston. Je n'avais pas saisi qu'ils auraient été heureux de me faire bénéficier de leur affection «parentale» en quête d'investissement, dirait-on aujourd'hui.